À première vue, il s'agit d'un simple poème de banquet célébrant la fin du printemps en compagnie de courtisanes. Pourtant, les censeurs de la faction réformiste (menée par les partisans de Wang Anshi) y ont lu une attaque politique voilée contre l'empereur Song Shenzong et son gouvernement, en s'appuyant sur deux procédés d'interprétation :

1. Le double sens de « l'envoi du printemps » (送春歸)

Dans la tradition poétique chinoise, le printemps est la métaphore classique du règne de l'empereur, de sa grâce et de la prospérité du pays.

- Dire que l'on « raccompagne le printemps qui s'en va » avec légèreté (suibian 隨便, « au petit bonheur », « sans y prêter attention ») a été interprété comme le signe que Su Dongpo se réjouissait du déclin de la dynastie ou de l'échec des Nouvelles Lois (les réformes impériales).
- L'idée d'une beuverie nocturne « négligente » (dengxian 等閒) suggérait une indifférence coupable envers les affaires de l'État, voire une critique de l'aveuglement de la cour qui gaspillait les ressources du pays pendant que l'empire déclinait.

2. L'accusation de manque de loyauté (不忠)

Sous les Song, la poésie d'un haut fonctionnaire n'était jamais considérée comme purement privée. Lors de son interrogatoire au Censorat, ses accusateurs ont soutenu que la frivolité morale affichée dans ces vers — boire avec des courtisanes (« les jupes rouges ») en des temps de réformes difficiles — trahissait un manque de respect envers le souverain. Dans la grille de lecture confucéenne de l'époque, l'insouciance hédoniste d'un lettré en poste était assimilée à un acte de rébellion passive contre l'autorité impériale.

En réalité, Su Shi n'avait probablement aucune intention politique en écrivant ce poème lors d'un banquet à Hangzhou. Mais dans le climat de paranoïa politique de 1079, ses ennemis ont disséqué l'ensemble de son œuvre pour prouver qu'il nourrissait du ressentiment (yuanwang 怨望) contre l'empereur — un crime passible de la peine de mort, qui lui valut finalement l'emprisonnement puis l'exil à Huangzhou.